

Jacques Villeglé, ou la comédie urbaine

Entretien avec Élisabeth Couturier

Cet artiste est l'un des derniers représentants historiques vivants du mouvement des Nouveaux Réalistes, lancé à Paris, en 1960, par le critique d'art Pierre Restany. Villeglé a trouvé, à la fin des années 40, une manière inédite de réaliser des tableaux, sans pinceau ni tube de couleur : sa pratique consiste à arracher, dans la rue, de grandes affiches, elles-mêmes lacérées par des passants anonymes, et à les exposer ensuite comme des morceaux de réalité.

Élisabeth Couturier | Le centre Georges-Pompidou vous consacre, à 82 ans, et pour la première fois, une grande rétrospective. Comment le choix des œuvres s'est-il fait dans la production d'une aussi longue carrière ?

Jacques Villeglé | En fait, l'exposition se déroule sur une période commençant à la fin des années 40 jusqu'à aujourd'hui, soit 60 ans de travail ! La commissaire Sophie Duplaix a réussi à faire une sélection significative des différentes étapes qui jalonnent ma longue production. Elle a su aussi valoriser les tableaux avec des alphabets sociaux-politiques réalisés à partir de signes déjà existants, mais qui sont moins connus du public.

ÉC | En décollant, avec Raymond Hains, des affiches lacérées des murs de la ville, à la fin des années 40, vous avez inventé une nouvelle façon de faire de l'art. En étiez-vous conscient au départ ?

JV | Je voulais être artiste, mais je ne m'intéressais pas au métier de peintre. Je souhaitais surtout faire quelque chose de nouveau. Dans les années 50, à Paris, l'avant-garde picturale était représentée par la peinture abstraite. Il n'y avait plus rien à inventer de ce côté-là. Pour se différencier, la typographie et l'affiche nous sont apparues comme une piste à explorer.

ÉC | L'idée des décollages d'affiches lacérées par des passants anonymes est probablement le résultat de nombreuses influences et d'un enchaînement de différentes circonstances. Si on retrace votre propre trajectoire, on s'aperçoit que votre rencontre avec l'artiste Raymond Hains, votre passion commune pour le cinéma et la fréquentation des poètes lettristes ont joué un rôle essentiel dans cette découverte d'une nouvelle grammaire artistique. Commençons par votre rencontre avec Raymond Hains...

JV | J'ai rencontré Raymond Hains pour la première fois en janvier 1945 à l'École des beaux-arts de Rennes. Il n'y est pas resté très longtemps, mais nous sommes devenus d'inséparables amis. Quand, l'année suivante, il est allé vivre à Paris, à Montparnasse, je lui ai rendu

régulièrement visite. Nous partageons la même passion pour le cinéma. À l'époque, il y avait des ciné-clubs un peu partout dans Paris. Nous fréquentions assidûment celui du Musée de l'homme. Quoique admis à l'École nationale et supérieure des beaux-arts, section architecture, j'ai réussi à convaincre mes parents de m'aider à m'installer à Paris. Nous voulions, Raymond et moi, devenir entre autre cinéastes et produire des films. Ça ne les rassurait pas trop !

ÉC | Quels ont été vos premiers balbutiements d'artistes ?

JV | Durant mes années d'études, j'aimais ramasser des objets. Un jour de l'été 1947, sur les rivages bretons, j'ai collecté deux morceaux tordus de fil d'acier provenant du Mur de l'Atlantique et je les ai posés sur une table : pour moi, ils formaient un dessin dans l'espace. J'ai eu alors la conviction qu'on pouvait faire de l'art en prenant des choses déjà existantes. Je n'avais encore jamais vu les petites sculptures de Picasso, ni les collages et assemblages de Schwitters. Heureusement, chez moi, cette idée de récupération a suivi son propre chemin. Raymond Hains, lui, photographiait des objets dans des miroirs afin de multiplier leur reflet. Il avait inventé la technique du verre cannelé grâce à un appareil qu'il avait mis au →

Quai des Célestins.

Août 1964, affiches lacérées marouflées sur toile, 219 x 220 cm. Collection particulière.

Courtesy Galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois, Paris.

ACTU

Jacques Villeglé, la comédie urbaine.

Du 17 septembre 2008 au 5 janvier 2009,
centre Georges-Pompidou.
Commissaire : Sophie Duplaix.



te t'ado

ga

té

c'es

IAUN



Rue René-Boulangier/Boulevard Saint-Martin.
 Juin 1959, affiches lacérées marouflées sur toile,
 293 x 430 cm. Collection Mamac, Nice.

point. L'“hypnagogoscope” lui permettait de mettre un verre cannelé entre l'objectif et l'objet afin de fragmenter la réalité. L'image qui en résultait trouvait une résonance avec la poésie lettriste, en particulier celle de notre ami François Dufrêne qui créait alors ses crirythmes.

éc Comment avez-vous rencontré les poètes lettristes ?
ju Nous étions curieux de toutes les avant-gardes. On fréquentait essentiellement des poètes et des écrivains. Très peu de peintres. On voyait beaucoup Bryen, non pas pour sa peinture, mais parce qu'on appréciait ses écrits. Et il avait l'avantage de ne pas être un artiste surréaliste. On détestait leur peinture. Elle nous paraissait vieillotte. Il faut dire que dans les années 50, à Paris, la personne incontournable, c'était le poète lettriste Isidore Isou. Il passait son temps à insulter les gens. Par pure provocation et pour faire parler de lui. En 1952, il y a eu une rupture dans le mouvement lettriste. Il y avait d'un côté le soulèvement de la jeunesse et de l'autre l'Internationale lettriste créée par Guy Debord. Les réunions avaient lieu au café Moineau. Debord tolérait notre présence à cause des affiches lacérées.

éc Vous souvenez-vous de la première affiche lacérée que vous avez décollée ?

ju Raymond Hains m'a parlé pour la première fois d'affiches pendant l'automne 1947. Il y en avait plein à Paris après-guerre. L'affiche a, comme on sait, beaucoup influencé les cubistes et les poètes. Par ailleurs, nous tournions, tous les deux, des petits films expérimentaux où les lettres et les mots tenaient une place importante. Mais le déclic du premier décollage d'une affiche s'est déroulé avec Hains : nous sommes passés près d'une grande palissade, à côté de la Coupole, cachant un dépôt de charbon, et nous avons détaché de celle-ci un long morceau. Mais, n'étant pas expérimentés, nous ne l'avons pas prise d'un seul bloc, il nous a donc fallu la reconstituer. J'ai remarqué alors que nous avions une vraie différence d'approche : tandis que je cherchais à restituer l'affiche avec lyrisme, Raymond, lui, recherchait une composition plus calme.

éc Est-ce pour bien marquer votre différence qu'en 1958 vous avez développé votre point de vue dans un texte intitulé “Des réalités collectives”, paru dans *GrammeS*, la revue du groupe ultra-lettriste ?



L'Humour jaune-Boulevard Pasteur.
 1953, affiches lacérées marouflées sur toile, 93 x 110 cm.
 Musée d'art contemporain, Marseille.

JV J'ai eu très tôt conscience de l'aspect "hypermnésique" et collectif des affiches lacérées qui révélait plusieurs strates du temps passé. Avec l'exposition chez Colette Allendy, puis deux ans plus tard à la biennale de Paris où une salle avait été réservée aux affichistes, j'ai compris que cette pratique avait de longues années devant elle : au fur et à mesure des changements de typographies, de couleurs et de matériaux, les affiches racontaient l'histoire de la société et de ses transformations.

éc Au fond, l'aventure des Nouveaux Réalistes, en 1960, n'a fait qu'amplifier l'aspect sociologique de votre travail. Car c'est en introduisant cette dimension "sciences humaines" dans l'art que votre œuvre a été perçue comme quelque chose de vraiment novateur. Le morceau de

réalité que vous préleviez pouvait se lire, et se lit encore, comme une radiographie de la société. L'influence de l'Internationale lettriste et le regard critique de Guy Debord sur la société de consommation naissante ont probablement joué un rôle important. Pourquoi avez-vous adhéré au groupe des Nouveaux Réalistes ?

JV J'avais déjà 34 ans quand Pierre Restany nous a embarqués dans l'aventure des Nouveaux Réalistes, lors d'une visite chez Dufrené. Il a d'abord trouvé nos affiches trop petites. C'était une bonne remarque. En adhérant au Nouveau Réalisme nous voulions surtout aider Yves Klein à réussir sa révolution immatérielle, sa révolution bleue. C'est pourquoi nous nous sommes retrouvés à neuf, chez lui, le fameux jour du Manifeste d'octobre 1960. Le texte de préambule →



disait : “Les Nouveaux Réalistes ont pris conscience de leur singularité collective. Nouveau Réalisme = nouvelles approches perceptives du réel.” Il était un peu neutre, mais ne pouvait amener aucune dissension entre nous.

éc | Vous vouliez faire de l’art mais en finir avec la peinture. Au bout du compte, nombreuses sont vos séries d’affiches qui se présentent comme de magnifiques surfaces abstraites. N’y a-t-il pas là comme un retournement ironique de situation ?

ju | Je ne crois pas. L’intérêt des affiches lacérées anonymes, c’est justement qu’elles conjuguent dimensions sociologique et esthétique. C’est la raison pour laquelle on les regarde encore. Une affiche sans lettre, sans image, est un coin de rue parisienne. ■

À gauche :

Rue Pierre-Lescot.

3 mai 1981, affiches lacérées marouflées sur toile, 224 x 160 cm

Courtesy Galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois, Paris.

À droite :

118, rue du Temple – La parole est à vous.

20 novembre 1968, affiches lacérées marouflées

sur toile, 100 x 73 cm. Collection particulière.

Courtesy Galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois, Paris.

Page de droite :

Rues Desprez et Vercingétorix – La Femme.

12 mars 1966, 251 x 224 cm.

Museum Ludwig, Cologne, Allemagne.

JACQUES VILLEGLE EN QUELQUES DATES

- 1957 | Galerie Colette Allendy, Paris
- 1962 | *New Realists*, Neue Galerie im Künstler Haus, Munich
- 1971 | *Villeglé Retrospective 1949-1971*, Moderna Museet, Stockholm
- 1977 | *Paris – New York / Paris*, centre Georges-Pompidou, Paris
- 1986 | *Forty years of modern art 1945-1985*, Tate Gallery, Londres
- 1988 | Villeglé, Magasin, centre national d’art, Grenoble
- 1992 | *Pop Art*, musée des Beaux-Arts, Montréal
- 1994 | *Murmures des rues*, musée des Beaux-Arts, Rennes



1996 | *L'informe, mode d'emploi*, centre Georges-Pompidou, Paris

1999 | *Villeglé – œuvres 1962-1999*, galerie Sonia Zannettacci

2000 | *Micropolitiques*, Le Magasin, Grenoble

2001 | *Images, 1958-1991*, galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois, Paris

2005 | *Politiques – Affiches lacérées 1957-1995*, galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois, Paris

2007 | *Les Nouveaux Réalistes*, Galeries nationales du Grand Palais, Paris

Airs de Paris, centre Georges-Pompidou, Paris

La Lettre Lacérée, galerie Georges-Philippe & Nathalie Vallois, Paris